Sina Seifee
Les merveilles de la lune: Mille ans de somnambulisme, 2020
Traduction en français

Zobia

Un vieux djinn appelé Zobia de Boukhara habitait les murs de l'ancienne cité de Boukhara. Il passait pour avoir plus de cinq mille ans, et même, selon d'autres sources, cinquante mille années plus une. D'aucuns affirment qu'il était en contact avec Zarathoustra lui-même. Et il avait une prédilection pour les villes fortifiées. Il figurait également dans les archives d'Harar, une ancienne ville fortifiée dans l'est de l'Éthiopie. Mais, selon des sources plus fiables, il avait un logement ou un atelier à Boukhara juste après le siège de la ville par les Mongols vers 1220 après J.-C. C'est là qu'il s'est livré à ses principales recherches, devenues plus tard sa théorie de l'origine des espèces. Son cabinet se trouvait dans les ruines d'une bibliothèque incendiée, pleine de parchemins, pendentifs, bocaux, huiles saintes et petits flacons remplis de larmes prélevées aux vierges, saints et martyrs. Dans la taxonomie zoologique islamique, les djinns sont une espèce distincte, différente des humains et plus ancienne qu'eux. L'Écriture dit : « Allah a créé l'homme à partir d'argile sèche et les djinns de la flamme d'un feu sans fumée, et il les a rendus invisibles aux yeux des êtres humains ». Comme djinn, Zobia rejetait sévèrement cette idée, suggérant qu'il n'y a aucune preuve d'une telle origine, mais seulement un réseau de réflexions fondées sur des descriptions littéraires d'anciennes méprises. Toutefois, il gardait le silence à propos de la visibilité. Les fragments restants de ses écrits prouvent qu'il se méfiait de l'opacité de Dieu, craignant, selon ses propres mots, « d'être guidé par quelqu'un qui ne lui montrerait pas le chemin ».

Contrairement aux récits des origines postulant qu'il était fait de feu, les légendes éthiopiennes locales le font remonter à une espèce du nom de rafale, qui apparaît seulement lorsque la vitesse du vent s'accroît brusquement, pendant quelques minutes, lors d'une chute ou d'un refroidissement soudains des masses d'air dans la troposphère. Ce n'est évidemment pas vrai.

La vraie patrie de Zobia n'était pas une cité bâtie de main d'homme, mais plutôt un labyrinthe de voiles, il y a des milliers d'années. Son cœur a été fabriqué par un souverain inconnu, depuis longtemps disparu. Tout au fond de lui, il a toujours perçu une distance originelle, au milieu des milliers de flammes d'un feu éternel. Peut-être était-ce pour cette raison qu'il était un croyant fervent, opposé au secret théologique. Zobia vivait, ou plutôt brûlait, à l'époque du dernier souverain fou des Chaybanides à Boukhara, Abdullah Khan II. Zobia était considéré par nombre d'êtres humains comme un des Sahabas, les premiers compagnons du prophète Mahomet. Parce qu'il avait connu le prophète en personne et l'avait entendu réciter le Coran, il était devenu le porteur d'une sorte de contre-mémoire de l'Islam, transmise sous le règne des Chaybanides aux Musulmans socialement marginalisés, en quête d'intimité avec des saints séparés d'eux par des millénaires. Zobia a été un des rares djinns à devenir un saint. Lui-même ne croyait pas à la sainteté, mais, dans un aphorisme qui lui est attribué, « bonjour la plaisanterie, au revoir le labyrinthe », nous discernons l'ambiguïté de son point de vue en la matière.

La théorie de Zobia sur les origines de l'espèce, traduite erronément par la formule 'Animaux façonnés par l'obscurité', qui l'a popularisée, aborde la question des rêves de création ancestrale du point de vue des métamorphes nocturnes, créateurs de vie biotique et fondateurs de groupes familiaux associant être humains et spectres. Elle passe pour avoir été écrite dans le langage inventé de Zobia, qu'il présente comme un témoignage de la préhistoire de l'homme, traduit par lui-même en hébreu, puis en araméen, ensuite en arabe et de l'arabe à nouveau en hébreu. La plupart des détails de cette théorie sont perdus, mais des informations transmises par des tiers nous permettent de la reconstituer grossièrement. Simplifiée à l'extrême, elle peut être présentée comme la croyance en l'originalité de la nuit dans l'ordre de la création. Sa contribution à la zoologie nocturne a eu un impact décisif sur ce que les commentateurs appellent 'la reterritorialisation lunaire' de l'index dans l'œuvre ultérieure de Sa'di: le "Jardin des Diables". Dans son traité du crypsis, système allégorique de camouflage sensoriel, Zobia s'en prend à la rhétorique standardisée d'Ibn-e-Muqanna. Selon lui, la créature appelée "crypsis", que Muqanna prétend avoir capturée vivante grâce à la magie pour la retenir dans son donjon, était en fait l'homonyme du dispositif mécanique qui a fini par produire le système linguistique utilisé par les poètes pour décrire, reproduire et colorer la nuit. Muqanna a donc fabriqué cette créature de toutes pièces. À en croire Muqanna, par contre, l'obsession de nocturnalité de Zobia révélait de toute évidence ce qu'il appelle la 'perspective polytropique' de ses écrits. Autrement dit, la volonté d'un globe-trotter désorienté ou vicieux, personnage retors qui ne mérite aucune confiance dans les discours scientifiques. Il ajoute, non sans audace : "[...]avec Zobia, la compréhension devient un labyrinthe. C'est un individu extérieur au monde". Et il le qualifie ultérieurement de "seigneur voyeur et diabolique, dont les manipulations plongent les terres natales dans la maladie".

Conformément à l'ardeur énergique de son propre schéma corporel, traduite dans son œuvre en exigences d'incertitude somatique et de prise de risque ontologique, l'héritage de Zobia consiste principalement en son concept de 'corps-pot'. D'aucuns affirment qu'il était là lorsque la poterie a été inventée, en des temps immémoriaux. Certains vont même plus loin, suggérant que l'art de la poterie a été inventé par Zobia lui-même. Cette affirmation peut être partiellement exacte, vu la curiosité particulière de Zobia pour la nature et l'être des humains et l'histoire de leurs origines : selon le récit coranique, ils sont faits d'argile sèche provenant de la lune, et c'est un fait avéré. Mû par un intérêt scientifique à cet égard, Zobia a voulu expérimenter par lui-même la création au moyen d'une substance si radicalement différente de sa propre espèce. Dans le concept du corps-pot, il commence par rejeter la métaphore du réceptacle, l'idée de la dualité du corps et de l'esprit, du biologique et du culturel. Étant lui-même sans âge, asexué et constitué de feu sans fumée, il a suggéré que le sexe et le vieillissement, définis comme les véritables 'caractéristiques physiques' du corps humain, support des expériences humaines, ne restent jamais inchangés. Selon Zobia, les gens sont manufacturés. Les corps sont des transformations composites d'artefacts datant de l'époque du mythe. On porte son sexe comme un vêtement. Et d'expliquer: "les pots accumulent la signification par leurs procédés de fabrication et leur rôle dans les relations sociales. [...] Les pots comme tels sont des organismes vivants, soumis à des processus de croissance. Et les corps sont fabriqués, exactement comme les pots. Ils sont modelés et moulés par leurs proches du fœtus à l'âge adulte, et les actions effectuées à l'extérieur du corps ont des effets profonds et durables, comme le tatouage, la peinture et le piercing, etc." Et il poursuit en désignant différentes parties du corps comme sièges de connaissance distincts : connaissance manuelle (meken una), connaissance oculaire (bedu una), connaissance auditive (pabinki una), connaissance hépatique (taka una), connaissance cutanée (bitxi una). Ainsi, la connaissance du soleil, de la pluie et du vent est acquise par la peau. Et le perçage de l'oreille peut faciliter l'absorption du savoir par le corps.

[...]

Muqanna

Sous la lune du monde médiéval turco-persan arabophone, on reconnaît un état d'esprit lunaire plutôt que solaire. Un processus de pensée impur, qui remonte à des millénaires. La personne par excellence qui a hébergé la lune, l'a prototypée et l'a métamorphosée d'affect en reliquaire est Ibn-e-Muqanna. Muqanna, l'alchimiste, amateur de fantômes, insurgé, coureur de jupons, technologue et prophète déviant dans la Perse du VIIIe siècle, était célèbre pour son visage à demi brûlé au cours de ses expériences alchimiques frénétiques. Il a influé sur l'imagination révolutionnaire pastorale de l'Asie centrale et dirigé le nouvel anti-Islamisme mortifère qui se répandait à l'époque en Transoxiane. Il passe pour avoir possédé une gigantesque table de travail à l'image du Grand Khorassan, le pays où il vivait. La Transoxiane elle-même est parfois désignée sous le nom de Grand Khorassan. C'était un espace de transition géographique où le langage et les sensibilités zoomorphes de la Perse nouvelle se sont développés entre deux fleuves turbulents, l'Amou-Daria et le Syr-Daria, grâce à la contiguïté des langues et des talents métallurgiques. Ce fut un âge d'or pour l'alchimie et les animaux métamorphes.

À l'époque de Muqanna, la lune a acquis une fonction nouvelle, suscitant l'étonnement par ses seuils de croissance et de décroissance, de plus en plus significatifs dans le vaste monde de la Transoxiane. S'interroger sur la lune, c'était subir une transgression de l'hydraulique céleste, modéliser les capacités de la Nature, dans l'inséparabilité de l'astrologie observationnelle et des phénomènes viscéraux. Le mot mahi en témoigne. Tel qu'il apparaît dans le livre 'Le jardinier décadent' de Sa'di, le poète et grand descripteur de l'univers médiéval turco-persan à la fin du XIIIe siècle et de la dynastie seldjoukide, le mot pour poisson en ancien pahlavi - mahi ou "fait de lune" – désigne le reflet mouvant de la lune dans l'eau. Contrairement aux Grecs, l'insaisissable entité san' , dans la philosophie grecque eîdos ou fantôme, était reconnue et perçue comme la réalité. Le clair de lune l'emportait sur le registre anatomique : au sens littéral et non métaphysique de l'expression, le poisson était fait-de-lune.

Un beau jour, Muqanna fut impliqué dans un différend avec Abou Ma'shar al-Balkhî (787 - 886 après J.-C.), intellectuel khorassanien d'orientation pahlaviste et principal philosophe de son temps, connu comme l'Architecte Aveugle, qui était versé dans l'aristotélisme et le néoplatonisme. Ce fut sa confrontation avec Abou Ma'shar al-Balkhî qui persuada Muqanna de la nécessité d'étudier la lune pour comprendre les arguments philosophiques. Par la suite, les écrits d'Abou Ma'shar devinrent la source originale essentielle pour la redécouverte d'Aristote par les érudits byzantins avant le milieu du XIIe siècle. C'est Abou Ma'shar qui a capturé l'infâme Hayula de Balkh. En ce temps-là, Abou Ma'shar travaillait à son traité, aujourd'hui perdu, intitulé 'La logique d'une destination évaluative dans la création des djinns', une sorte de téléologie du système causal dans la formation de différentes créatures non humaines, appelée à influencer ultérieurement la logique expansionniste de la destinée manifeste, qui devait engendrer, quatre siècles plus tard, la tradition avicennienne. Il était à Balkh quand il entendit parler de l'hayula, un monstre situé tout en bas de la hiérarchie de la création et pouvant avoir n'importe quelle forme, un être sensible aux multiples aspects. Il éprouvait un grand intérêt théorique à cet égard, puisque, selon Aristote, la matière ne peut pas se séparer de l'hayula. État de latence ou de potentialité, forme parfaitement informe. Si cette situation s'avérait, il pourrait affirmer qu'il n'y a pas d'espace intérieur dans le corps, seulement une superposition du corps et de l'âme. La forme humaine est donc, pour ainsi dire, le corps dans le corps. Et l'hayula le corps primordial nu. Les détails de la rencontre se sont perdus dans l'histoire, au milieu d'un fouillis de récits incroyables, mais il est certain qu'Abou Ma'shar a perdu la vue dans la foulée. Nous ne savons pas exactement comment, car lui-même n'a pas laissé de compte rendu de l'événement. Mais, d'après les témoins, il réussit finalement à attirer le monstre dans une forme construite par lui avec de l'argile, de la fumée et des miroirs. Une prison irrésistible dans laquelle l'hayula se retrouva prisonnier. Il l'appela surat, ce qui signifie littéralement 'le visage'. La forme exacte de ce surat nous échappe, mais, d'après Muqanna, le 'visage' d'Abou Ma'shar était conçu selon le principe aristotélicien de la chimère grecque. C'était un dispositif complexe, utilisant des mécanismes élaborés et des camouflages optiques, combinant divers animaux non catégorisés, chacal, renard et girafe.

Selon ces récits, Muqanna avait un harem et une forteresse labyrinthique où ses femmes collaboraient à la mise au point de stratagèmes et d'énigmes, exploités par elles pour recruter des croyants. Complices des inventions technologiques de Muqanna, les femmes de son harem participèrent à la réalisation d'une illusion qui allait devenir sa technè prodigieuse: La lune de Nakhshab. Il s'agissait d'une lune artificielle en parfait état de fonctionnement, entièrement conçue et fabriquée par lui, qui surgissait d'un puits dans le désert pendant la journée, et dont les effets étaient obtenus par le recours à des miroirs mécaniques et au mercure. Après un coup de force manqué pour la reterritorialisation du Khorassan, Muqanna, persécuté, finit par se suicider dans son laboratoire, en se plongeant dans de l'acide nitrique. Passant par la dissolution pour revenir sous l'aspect d'un métal noble, afin d'éliminer ceux qui n'avaient pas pris son parti.

Kaukab

Muqanna étant mort, Kaukab, une de ses épouses favorites, qui était aussi une des plus jeunes pensionnaires de son harem, réussit à échapper au sort réservé aux fidèles de l'alchimiste. Après le siège de la forteresse et sa destruction, Kaukab se déguisa en esclave, prétendument heureuse d'être sauvée des pratiques vicieuses de son maître. Elle raconta aux soldats des histoires incroyables sur les actes de sorcellerie commis par Muqanna et les fabuleuses créatures qu'il détenait dans les plus obscures profondeurs de la forteresse : nid de crypsis, êtres anthropophages aux yeux charbonneux et aux ongles d'une longueur hideuse, jardin de derrière plein d'herbes et de plantes provoquant la folie, etc. Ils la crurent et, fascinés par ses récits, l'emmenèrent avec eux. La victoire leur étant acquise, rien ne les empêchait plus de regagner le camp et de rentrer chez eux, à une grande distance de là. Ils se mirent en route en compagnie de Kaukab, et, au bout de deux jours, arrivèrent à une dépression de terrain semblable à la paume d'une main, arrosée par une rivière en forme d'arc, dont l'eau fraîche était plus blanche que le lait et plus sucrée que le miel. Ayant mangé et étanché leur soif en toute tranquillité, ils burent du vin de la bouche les uns des autres, tandis que la brise soufflait, l'eau coulait, et les arbres bruissaient doucement au clair de lune. Ils continuèrent ainsi jusqu'à l'aube, puis, épuisés par cette nuit de débauche, ils sombrèrent dans un sommeil d'ivrognes. Profitant de leur inconscience, Kaukab se leva et leur coupa la gorge en criant 'Dieu est grand !', avant de les traîner jusqu'à la rivière, où ils coulèrent comme des pierres.

Nous savons par les carnets de voyage d'un autre conteur, Sinbad le marin des sept mers, dont Kaukab croisa la route dans la Vallée du Diamant, qu'elle se fit missionnaire. Il souligne qu'après avoir jeté les soldats dans l'eau, elle devint d'une grande force avec l'arc et la flèche. Il précise même qu'il a été son professeur, mais cette allégation ne peut être confirmée par nul autre que Sinbad lui-même. On sait que Kaukab pratiquait ses talents dans l'obscurité totale, et finit par mériter le statut de maîtresse absolue des flèches. Selon Milorad Pavić, l'historien des arts de la blessure en Asie Mineure, elle apprit le maniement complexe de l'arc et des flèches en étudiant le vent. Pour expliquer les phénomènes météorologiques, elle se basait sur une interprétation des théories de Muqanna relatives aux influences célestes descendant sur le monde terrestre, et elle se servait de ce savoir pour maîtriser les courants atmosphériques globaux. Elle pouvait lancer une flèche capable de se planter dans la bouche de sa cible de l'autre côté de la terre. Pour elle, 'le vent était le véhicule préféré des esprits, et aussi des démons'. Et c'est ainsi qu'elle construisit son propre équipement pneumatique pour lancer des flèches en n'utilisant que la moitié de son corps et un simple arc en bois.

Selon Pavić, Kaukab emportait toujours avec elle une collection d'aiguilles pointues et une carte où une série de points sur l'image schématique d'un index renvoyaient avec précision à différentes zones douloureuses du corps. Lorsqu'elle était blessée ou qu'elle souffrait, Kaukab perçait son propre index, avec les aiguilles, en un point précis renvoyant au lieu de la douleur. Différentes parties de son index correspondaient à différentes parties de son corps. Et ses blessures guérissaient et sa douleur s'apaisait, laissant seulement d'étranges caractères sur la peau de son dos, où elle ne pouvait ni les voir ni les lire. Elle découvrit plus tard qu'il s'agissait de caractères chinois.

Hakverdi

Dans une note de bas de page de la version allemande du livre 'Jardin de roses' de Sa'di de Chiraz, traduit et commenté par Adam Olearius, celui-ci - cartographe, touriste, négociant et voyageur allemand du XVIIe siècle qui a parcouru la Perse et l'empire des Safavides pendant sept ans - mentionne un assistant calligraphe du nom d'Hakverdi, qu'il ramena avec lui d'Ispahan au Holstein, afin de l'aider à traduire et illustrer l'ouvrage. Sur l'ordre du Duc de Holstein-Gottorp, Olearius traduisit les poèmes et récits soufis recueillis par le célèbre poète persan Sa'di en formes visuelles condensées, idées et aphorismes. Il le fit avec l'aide d'Hakverdi, bien que celui-ci ne soit même pas mentionné dans le frontispice de l'ouvrage. Hakverdi avait également contribué à l'aménagement du cabinet de curiosités du Duc.

Hakverdi souffrait depuis longtemps de paralysie du sommeil, une maladie qui l'accablait déjà dans sa ville natale d'Ispahan et qu'Olearius attribua à une créature décrite de façon saisissante par différentes personnes sous différentes formes. On sait que, durant la paralysie épisodique du sommeil, cette créature s'assied sur la poitrine du dormeur et empêche tout mouvement autonome. L'esprit s'éveille alors que le corps reste immobile, avec comme résultat l'image projetée de quelqu'un ou quelque chose, perché sur le sternum dans un ravissement hideux. Dès son arrivée en Allemagne, Hakverdi, hanté depuis de longues années par cette sensation de terreur, entreprit d'enquêter sur cette créature. Au cours de ses recherches, il accumula un assortiment incomplet mais prolifique d'éléments, connu ultérieurement sous le titre de 'Don du cauchemar' et parfois désigné seulement comme la 'Liste d'Hakverdi', qui s'étend presque à l'infini. Parmi ces éléments, plusieurs sont dignes d'être mentionnés: les rapports scandinaves abondent en exemples d'incubes ou de succubes, 'femmes maudites' qui s'accroupissent sur la cage thoracique d'innocents dormeurs pour leur provoquer des cauchemars ; dans le Sud américain, le folklore du bayou des marais utilise le mot haint pour dépeindre la 'vieille sorcière' ou 'sorcière nocturne', qui entrave la respiration en chevauchant le buste de sa victime ; les insulaires du Pacifique font référence à un processus de possession appelé kana tevoro, 'être mangé par une démone', grâce auquel on peut obtenir des réponses capitales de l'esprit d'un parent mort, au beau milieu du nourrissage de l'âme ; les chamanes de Mongolie, représentatifs du côté obscur, ont inventé la notion de khar darakh, 'être pressé par le Noir', où sont à l'œuvre les dimensions ténébreuses et polluées de l'univers; le concept turc de karabasan, 'le croquemitaine', attribue une origine démoniaque à cet être surnaturel, qui fait partie intégrante de la race djinn et dont l'étau ne peut être desserré que par la récitation du Verset coranique du Trône ; la créature de l'Alptraum allemand, 'rêve d'elfe', parasite qui suce le sang des poitrines masculines et féminines et emmêle les cheveux des dormeurs en nœuds d'elfes, ne craint que le signe de la Croix; la pisadeira brésilienne, 'celle qui marche', toujours sous l'aspect d'une vieille femme échevelée, aux yeux injectés de sang, avec des ongles verts et un rire gloussant, s'allonge sur les toits, en attendant de pouvoir sauter sur les estomacs pleins des dormeurs. Et bien sûr la vieille appellation persane pour la créature de la paralysie du sommeil, bakhtak, ce qui signifie littéralement 'petite fortune', désigne un petit être au ventre distendu qui s'amuse à étouffer, asphyxier et détruire les terminaisons nerveuses.

La liste d'Hakverdi mentionne une technique permettant d'inverser l'infiltration physico-spirituelle de Bakhtak et de transformer son fardeau maléfique en coup de chance. Quand on s'éveille aux prises avec la paralysie du sommeil, il faut à tout prix agripper le nez de Bakhtak et le lui arracher, révélant sa répugnante difformité au clair de lune. La créature ainsi réduite en esclavage sera désormais contrainte d'accomplir les souhaits ou de partager les trésors. Mais Hakverdi déconseille fermement à son public de poursuivre ces rapports maniaques avec la lignée de l'oppression nocturne. Dans ses notes, il rappelle l'origine de Bakhtak. Comme chacun sait, pendant le somnambulisme, on ne vieillit pas : le temps biologique s'arrête. Anciennement, il existait des experts en somnambulisme, qui maîtrisaient l'art de rester dans cet état des années durant. Il arrivait même que certains ne se réveillent pas. Sans jamais vieillir, ils traversaient la lune au fil des décennies, et les liens interdits entre lunarité, malveillance et stase se resserraient lentement autour d'eux. Selon la tradition, des milliers d'années de somnambulisme sont nécessaires pour devenir la créature connue sous le nom de Bakhtak.

Hakverdi connut une mort peu banale, au cours d'un voyage à Qumis, en Transoxiane, en 1671. Il fut capturé par une troupe de voyous ottomans, qui le ligotèrent et regagnèrent leur camp avec lui. Ils le placèrent sur une estrade circulaire et le firent viser par une femme archer, une vieille somnambule appelée Kaukab, qu'ils employaient comme tueuse à gages. Et ils donnèrent à Hakverdi un arc et une flèche, lui affirmant qu'il avait une chance égale d'abattre celle qui voulait l'abattre. Comme Hakverdi s'efforçait de tendre l'arc, il se sentit soudain entouré de vapeur, une brise se leva et, tandis qu'il entendait couler l'eau et bruire les feuilles, une flèche le frappa. Milorad Pavić, le biographe de Kaukab, écrit qu'en fait, elle en a tiré sept simultanément. La première perfora les intestins d'Hakverdi, réactivant toutes les souffrances qu'il avait connues de son vivant. La seconde s'enfonça dans son oreille, où elle resta accrochée comme une boucle. La troisième le frappa au genou, dévia et pénétra son autre jambe. La cinquième cloua sa main à sa cuisse ; la sixième lui éclata l'épaule, la septième lui brisa la colonne vertébrale, et enfin il tomba, mort.

Sinbad
Sinbad, cette tête brûlée venue d'ailleurs, seigneur d'innombrables vaisseaux maudits, habitué des évasions quasi fatales, à la fois star et voyou, était jovial et généreux et impitoyable. Globalement désintéressé, il était satisfait de ramener le joyau le plus précieux. Aussi harcelé qu'avantagé, il était addict à la survie sur le fil du rasoir et aux horizons lointains.

Ce pilleur de tombes, qui creusait la terre fraîchement retournée et s'enfonçait dans l'obscurité, pratiquait des langues suaves et ténébreuses, imitant la nuit elle-même. Son nom signifiait 'celui qui gagne tout la nuit et reperd tout le jour'. La phrase 'les voyageurs sont tous des menteurs' lui est attribuée.

Sinbad grandit à Bagdad, dans le District de l'Obscurité. Après avoir dilapidé sa fortune avec de faux amis, il entend l'appel de la lune et part à l'aventure, mais son destin veut que les vents mauvais s'acharnent sur ses navires. Séparé de ses compagnons de bord, il se retrouve abandonné au milieu de l'océan, sur des radeaux fissurés, ou échoué sur des îles, en proie à la soif et à la solitude. Il en vient à piller le nid de l'homme-oiseau diabolique, capable de flairer la chaleur naturelle des corps vivants. Enlevé par le djinn éléphant, vendu quatre fois comme esclave, collaborateur de puissants califes, emprisonné par le Vieil Homme de la Mer, il est même un jour enterré parmi ses amantes défuntes.

Sinbad passe pour avoir acquis, en l'an 930 après J.-C., un coffre au trésor rempli d'horloges astronomiques, automates, machines à calculer, pendules optiques, et en particulier une boussole magnétique qui lui sauva la vie dans la Vallée du Diamant. Selon lui, ce coffre appartenait à une démone appelée Ephedemonia, connue en arabe sous le nom de Tenneyn. Aperçue pour la première fois par Mo'ala Ibn-e-Helal et intégrée dans le bestiaire de Zakariya Qazwini, c'est une démone qui vit aux frontières du Maghreb, donnant naissance au soleil levant et mourant à la fin du jour, lorsque sa progéniture devient gravide à son tour, pour croître et donner naissance à nouveau, et mourir le lendemain. Dans le récit de Sinbad, la démone commence par capturer le navigateur afin qu'il lui serve de cobaye lors de ses expériences scientifiques. Mais Sinbad raconte ensuite qu'il est devenu son assistant de laboratoire, dans le seul but de lui voler son trésor avant de la tuer. Et tous les appareils dans le coffre étaient en fait les inventions de la démone. En Transoxiane, au cours du premier millénaire après J.-C., les démons avaient l'habitude de s'occuper d'astronomie, d'ingénierie et des nouvelles sciences météorologiques de l'époque. Comme être biologique épuisé par la relative brièveté de son cycle de vie quotidien, Tenneyn était en réalité immortelle. Durant de nombreuses décennies, elle tenta de s'autocalibrer afin de pouvoir transmettre ses souvenirs à son enfant à la fin de chaque jour, pour qu'elle puisse poursuivre sa vie et son œuvre à travers la mémoire et l'expérience. Elle utilisa d'abord Sinbad comme un médium, un outil mémoriel, une aide mnémotechnique vivante dans la construction de quelque chose que Sinbad appelait 'documents de mémoire'. Une machine complexe, conçue à partir de la chute des corps et de la tension des cordes, fonctionnait grâce à la force motrice du vent du nord transformé en mémoire. De Tenneyn, Sinbad écrit dans son journal : 'Pour elle, l'intemporalité était devenue le paysage intérieur de la rêverie. [...] Elle avait un état d'esprit lyrique, déployé en un moment qui semblait tout à coup sans bornes, illimité'.

C'est Sinbad qui a échappé à l'idée du monde sublunaire et débarqué sur Saturne. La théorie sublunaire de l'univers avait été développée par Ibn-e-Muqanna, qui considérait le monde géocentrique sous la lune comme la limite de l'univers. Sinbad prouva que la frontière est plus grande entre la nature et le ciel, l'incorruptible et le corruptible. Poussé par son imaginaire maniacocinétique, il se mit en quête de pluies de joyaux et de diamants sur Saturne. Contrairement au modèle terrestre du diamant, qui doit être extrait d'en bas par des voleurs conventionnels, Sinbad apprit à extraire d'en haut, renversant l'ordre des choses. Par ses notes et le journal de son voyage sur Saturne, nous savons que, sous une forte pression aérienne, la foudre, le méthane et le graphite créent des structures de couloirs d'orage qui font pleuvoir les diamants. Les grêlons non taillés jonchent la surface de la planète Saturne, qui finit par se fondre en une mer de carbone liquide, telle que Sinbad l'a décrite.

Sinbad a suggéré que l'air est le véhicule préféré de l'esprit, qu'il transporte le souffle de la vie et est utilisé par les esprits démoniaques pour produire des effets matériels. Et le vent, dans sa variété qualitative irréductible, est l'expression de cette force motrice. Et l'esprit retentissant de l'instrument du monde – à évaluer correctement. Nous ne savons pas combien de ses idées sont des plagiats des découvertes de Tenneyn, car les recherches de la démone ne sont mentionnées nulle part ailleurs. Seulement sa physionomie. La technique d'estimation de la vitesse du navire a été correctement attribuée à Sinbad. Il faut jeter par-dessus bord un rondin attaché à une corde et mesurer la longueur de corde déroulée en une période de temps donnée : c'est ainsi qu'on estime la vitesse en mer. La mort de Sinbad prête à confusion. Mais, selon certaines sources, dont Hesem Ibn-e-Adi, il était aux frontières du Maghreb quand une flèche, surgie de nulle part, le frappa soudain en pleine bouche. Il mourut sur le coup.